



LUC BLANVILLAIN

Le Démon des brumes

SEUIL

Le Démon
des Brumes

Luc Blanvillain

Le Démon
des Brumes

SEUIL

Photographie de couverture :
© InnervisionArt/Shutterstock

© Éditions du Seuil 2013

ISBN : 979-1-02-350036-3

www.seuil.com

Conforme à la loi n° 49-956
sur les publications destinées à la jeunesse.

Prologue

– 1013 –

Il ne comprenait pas.

Tout flambait.

Les parchemins flambaient, les boiseries flambaient, les tentures, les poutres, les vases, les pilons, les pinces, les loupes, tous ses précieux instruments, son inestimable bric-à-brac, ses herbes, ses simples, ses liqueurs et même ses pierres, glanées aux confins du monde, tout fondait, crépitait, éclatait dans les mâchoires du brasier.

Une vie entière de sortilèges, une existence vouée aux ensorcellements de la matière et de l'esprit, au rêve du grand œuvre, des années de labeur et d'inquiétudes, de veilles, de privations, une vie à scruter les signes dans le ciel et dans le vélin des bibliothèques, sa jeunesse enfiévrée par l'étude, par l'espoir, par la quête, toujours recommencée, de la pierre philosophale, son passé, son avenir, tout se tordait dans les flammes.

Il avait été l'un des premiers, le premier, peut-être, à voyager aussi loin pour ramener du bout du monde

les textes secrets, sacrés, consacrés à cet art nouveau qu'on appelait « alchimie ». Il avait appris la langue arabe et traduit en latin les formules du *Kitâb sirr al-Khaliqa*, il avait perdu trois orteils, gelés puis pourris de gangrène, quand la glace d'un lac qu'il traversait avait cédé sous son poids. Il les avait tranchés lui-même. Puis il était revenu en boitant jusqu'à Tours, sa ville natale, où il avait résolu de se consacrer à l'étude. Il s'était marié, tout de même, dans l'espoir de transmettre ses connaissances à son fils.

Il restait immobile et ne comprenait pas.

L'enfer avait jailli du creuset de cuivre rougi où les métaux fondus palpitaient sagement depuis des heures. Il avait pourtant respecté à la lettre les instructions du parchemin. Claquemuré dans son antre, il en avait interdit l'accès à sa femme et à son fils. Des nuits et des nuits qu'il ne dormait plus, se nourrissait de lueurs, les yeux à vif, si près d'atteindre enfin son but. Trop près.

Il avait dû se tromper, intervertir deux nombres. Une seconde d'inattention avait suffi.

Dans un instant, les flammes l'envelopperaient, à son tour. Elles hésitaient encore un peu, s'aplatissaient aux pieds de leur vieux maître déchu.

Il entendit les hurlements et secoua son rêve.

L'incendie avait gagné le reste de la maison. L'étage. Les chambres. Le torchis sec, les lambris, la paille, le bois, friandises instantanées pour la fureur du feu.

Et ce qu'il entendait, maintenant, par-delà les craquements, les écroulements de poutres, c'étaient des plaintes insoutenables. Sa femme, son fils et leur vieille

servante, prisonniers, dévorés. Ils n'avaient aucune chance de s'en sortir. Les fenêtres étaient trop étroites. L'escalier s'était déjà écroulé. La violence de cette apocalypse était surnaturelle. Dieu ne voulait pas de survivants.

Dieu ? S'agissait-il de lui ?

Il sursauta.

Il pouvait encore fuir. Il lui restait quelques secondes pour ouvrir la trappe, se glisser dans le passage secret, se retrouver derrière la maison, dans la venelle déserte.

Il savait ce qui l'attendait, dehors. D'autres cris traversaient la nuit. Des cris de haine. Le peuple attendait depuis si longtemps l'occasion de voir mourir le sorcier, l'alchimiste. La foule était déjà massée devant la maison. Elle avait compris que sa femme, son fils et Marie, la servante, avaient péri. On ne lui pardonnerait pas ces victimes innocentes de sa folie. Le passage secret, la venelle déserte, l'obscurité.

Et ensuite ?

Il savait où aller.

Il n'avait qu'un ami en cette ville. Un fou, comme lui, un autre malheureux qui avait consumé sa vie dans l'étude des secrets, et sa raison dans le dédale des inter-mondes. Un mage, beaucoup plus puissant que lui, un véritable magicien, qui avait fait alliance avec les puissances noires. À quel prix ? Il préférait l'ignorer.

Jehan de Vaugréas. Aucun des misérables qui, maintenant, scandaient son nom à lui, de leurs voix grossières, éraillées par la rage, n'oserait l'approcher tant qu'il serait sous la protection du vieux magicien. Car

il avait sauvé la vie de Jehan de Vaugréas, presque dix ans plus tôt. Il l'avait tiré des griffes de la grande peste, à force de prières, de potions, de saignées et de sangsues. Il était resté près d'un mois sans dormir à son chevet, appliquant sur son front les racines et les cataplasmes, rafraîchissant son corps brûlant, crevant les bubons d'où s'exhalait déjà l'odeur de la putréfaction. Jehan de Vaugréas était revenu d'entre les morts, tandis que les cadavres s'empilaient dans les rues et que le gel festonnait leurs bouches édentées, ouvertes sur un dernier râle.

Il souleva la trappe, rampa dans le souterrain, insoucieux des brûlures et des cloques, sans cheveux, sans sourcils. Il gagna la rue et trébucha jusque chez Jehan de Vaugréas, qui vivait à deux pas. Comme ce dernier lui ouvrait sa porte, il entendit les clameurs qui accompagnaient l'écroulement de sa propre maison. Sa famille et son œuvre étaient réduites en cendres. Une vaine pensée le traversa : Combien d'années faudrait-il pour que les hommes redécouvrent tout ce qu'il avait failli arracher aux ténèbres ?

Jehan de Vaugréas ne dit rien. Il regarda le malheureux, pantelant, sans souffle, qui pressait son visage détruit dans ses paumes.

— Aide-moi !

Le vieillard fronça les sourcils. Il savait ce qu'il lui devait. Mais que pouvait-il pour un homme qui venait de laisser mourir les siens sans même essayer de leur porter assistance ? Un homme qu'il avait si souvent mis en garde contre la folie qui le guettait ? qui l'habitait ? Il était coupable. Il n'avait pris aucune

des précautions que requérait l'art sacré de l'alchimie. L'ambition l'avait perdu. Il paierait.

Tout cela, ils le savaient l'un et l'autre. Mais le fugitif, à genoux, leva vers le vieillard sa face ruiselante. Ses yeux seuls étaient reconnaissables. Et ils le suppliaient.

– Mesures-tu bien, murmura Jehan de Vaugréas d'une voix étonnamment douce, ce que tu me demandes ? Sais-tu auprès de Qui tu veux que j'intercède ?

L'autre acquiesça. Il y avait beau temps qu'il savait. Dieu s'était détourné de lui. Il lui fallait adresser ailleurs ses suppliques.

– Tu es un lâche, insista Jehan de Vaugréas, sans que cette sentence sonnât comme un reproche.

Un constat, plutôt. Une évidence.

– Si je te rends le service que tu me demandes, si je transmets ta requête aux puissances ténébreuses, tu connaîtras d'autres épreuves, plus terribles encore.

Le malheureux s'était mis à trembler. Un bref instant, le mage crut qu'il allait abandonner, se rétracter, sortir dans la nuit et marcher vers ses bourreaux. Mais il n'en fut rien.

– Aide-moi, répéta-t-il.

Alors Jehan de Vaugréas ferma les yeux.

Nul ne sait ce qu'il vit.

Quand il les rouvrit, il prononça les mots suivants :

– Tu dois payer pour le crime abominable que tu as commis. Tu t'es égaré au point d'immoler les tiens à ton ambition, à ta folie. L'alchimie a dévoré ton âme. Ce qui t'attend dépasse de très loin tout ce

que ton imagination de poltron a pu te représenter dans tes pires cauchemars. Mais un jour, une porte s'ouvrira pour toi. Une petite porte. L'occasion, si tu sais la saisir, d'échapper à la damnation éternelle.

Les yeux du malheureux toujours à terre se mirent à briller.

– Rappelle-toi bien ceci, poursuivit le mage. Plus tard, dans bien longtemps, des êtres naîtront. Il te faudra les reconnaître, sans les avoir jamais vus.

– Dans combien de temps ?

– Ne m'interromps pas ! Ne m'interromps plus jamais ! gronda le vieil homme d'une voix devenue furieuse.

L'autre courba la tête. Ses épaules tremblèrent.

– Il te faudra épargner un enfant. Il aura l'âge qu'avait ton fils. Il te sauvera si tu sais le mériter. Plus tard, des jeunes gens naîtront, encombrés de leur propre puissance. Toi seul sauras comment faire confluer leurs pouvoirs. J'ai vu leurs visages. Le maître des chiffres. La fille de la Brume. Et ce garçon, plein de colère. Toi seul pourras peut-être changer en or ces forces pures. À moins qu'elles ne te détruisent.

Jehan de Vaugréas cligna des paupières. Il semblait soudain très mal à l'aise.

– Quant à lui, reprit-il d'une voix altérée, il te fera subir des épreuves sans pareilles. Toi, le lâche, tu habiteras le palais des terreurs. Il sera ton châtement.

– Je ne comprends rien à ce que tu racontes ! De qui parles-tu ? gémit l'alchimiste, malgré l'avertissement du mage.

Mais ce dernier ne s'offensa pas. Il considéra l'homme suppliant, toujours à genoux, et frôla son crâne, en un geste doux qui ressemblait à une caresse ou à une bénédiction.

– Il ne t'est pas demandé de comprendre. Juste de te souvenir, tout le temps que durera ton supplice. La lente éternité qui commence, avant que les êtres dont je t'ai parlé ne viennent au monde.

– Combien de temps ? répéta l'autre, d'une voix déjà brisée.

Le mage fit quelques pas, puis ouvrit la porte qui donnait sur la rue. Les clameurs du peuple enragé se déversèrent dans la pièce.

– Mille ans, répondit-il.

Puis, sans un regard pour l'alchimiste, il appela les émeutiers.

– Il est ici, dit-il aux hommes qui accouraient, porteurs de torches, de cordes et de piques.

Première partie

2013

– 1 –

Raphaël s'arrêta net et serra plus fort la main de Laura.
– Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle.

Il n'en savait rien. Il chercha une réponse honnête. La vérité, c'est que son cœur s'était glacé brusquement, en pleine rue, dans le soleil doux de septembre, et qu'il avait eu le pressentiment d'une catastrophe.

Elle le regarda, inquiète, tandis qu'il tentait un sourire. Tout allait bien pourtant, tout allait pour le mieux. Il n'était pas exagéré de dire que Raphaël n'avait jamais été aussi heureux qu'en cet instant, dans cette rue de Tours, au cœur du quartier Plumereau, parmi les passants dorés par l'été finissant. Il réalisait enfin son rêve : marcher, main dans la main, avec la fille de sa vie, s'arrêter quand il voulait pour l'embrasser, admirer sincèrement tous les petits détails poétiques qu'elle lui faisait remarquer, les oiseaux, les chats, les nuages.

Il lui avait fallu près d'une année scolaire pour conquérir Laura. Rude année d'incertitude et de doutes, d'e-mails prudents puis de plus en plus enflammés, de longues conversations sur la fin du monde, de concessions, de renoncements à certains jeux en ligne, de lectures difficiles parce que Laura aimait les livres, de moqueries des potes. Et puis elle l'avait embrassé, le 12 juin, juste avant de partir deux mois en camping-car avec ses parents. « On aura l'été pour vérifier qu'on s'aime vraiment », avait-elle décrété.

Ils avaient vérifié.

Après d'interminables vacances, au cours desquelles Raphaël avait promené son impatience mélancolique le long de sinistres plages où aucune fille n'était Laura, supportant sans broncher son fatigant petit frère et ses parents inquiets de le voir soupirer tout le jour, lire des poèmes et ne pas finir son dessert, il avait retrouvé sa belle, encore plus belle, hâlée, rieuse, et enfin certaine de son amour pour lui : « J'ai pensé à toi tout le temps », avait-elle révélé en posant sur celles de Raphaël ses lèvres enthousiastes.

Et depuis, malgré la lugubre perspective de la rentrée, leur bonheur n'avait plus connu d'ombre, jusqu'à cet instant inexplicable, ce sursaut glacial dans la poitrine de Raphaël.

– Aucune idée, répondit-il.

Il essaya de réfléchir : le matin, Laura l'avait appelé pour lui demander s'il voulait bien l'accompagner dans une petite bijouterie dont elle avait entendu parler, une boutique minuscule, cachée dans une ruelle du vieux Tours, près de la place de la Lamproie, et qui

vendait, selon ses copines, des bijoux magnifiques à des prix abordables. Raphaël avait dit oui tout de suite et emporté toutes ses économies pour lui offrir une bague qui scellerait leur union éternelle.

Pour déjeuner, il l'avait invitée dans une pizzeria romantique, rue du Vieux-Mûrier. Ils avaient partagé une calzone en terrasse et leurs baisers, après, avaient un goût de tiramisù. Ils avaient marché dans le quartier des halles, sur les pavés bombés. Ils avaient regardé l'eau couler d'une fontaine et fait des vœux.

Alors ? Où était le problème ? Pourquoi cette impression de se tenir à la lisière d'un cauchemar ?

Il préféra se taire. D'ailleurs, ils étaient presque arrivés à la bijouterie, et Laura lui secoua la main, comme on presse un cheval rétif.

– Allez, viens ! Regarde ! C'est là.

Raphaël comprit que c'était précisément la vue de la vitrine qui avait déclenché son malaise. Et ce dernier ne fit qu'empirer à mesure qu'ils s'approchaient.

Il poussa un soupir et s'efforça de ne prêter aucune attention aux signaux épouvantés que lui adressèrent ses entrailles quand ils franchirent le seuil du magasin. À son appréhension se mêlait un réel effarement. Qu'est-ce qui pouvait justifier une telle répulsion ? La bijouterie n'offrait aucune caractéristique particulière, à part, peut-être, son côté vieillot, poussiéreux, qui aurait mieux convenu à une brocante.

Sous les vitrines somnolaient des bijoux qui paraissaient ternis. La lumière verdâtre conférait au lieu une atmosphère de bocal négligé.

– C'est génial, non ? commenta Laura.

Ravalant la boule qui s'était formée dans sa gorge, Raphaël essaya de sourire et s'aperçut qu'il avait les mains moites. Heureusement, Laura s'était déjà éloignée pour examiner un présentoir de grosses boucles d'oreilles.

« Je suis un garçon rationnel », décida Raphaël. Il s'astreignit à juger que la boutique était moins terrifiante qu'une salle d'opération, ou qu'un caveau à minuit. Il se repassa mentalement quelques scènes d'un film d'horreur qu'il avait regardé en cachette, quelques nuits plus tôt, un film à base d'orbites et d'asticots, excellents effets spéciaux. Cela le rassura un peu.

Puis, au moment où il se disait que la bijouterie était vide, que ce n'était pas précisément normal, une bijouterie sans bijoutier, il s'aperçut que quelqu'un les observait, debout derrière le comptoir. Or il était certain que cette personne ne s'y trouvait pas quelques secondes plus tôt. Et Raphaël ne l'avait pas entendue arriver.

Laura était perdue dans la contemplation d'une bague sertie d'une pierre pâle qui lançait de blêmes éclats. Curieusement, cette bague n'était protégée par aucune vitrine. Elle était posée en équilibre sur un bloc de granit informe, gros comme un crâne d'enfant.

Raphaël voulut saluer le bijoutier, mais celui-ci ne lui accordait aucune attention. Ses yeux s'étaient fixés sur Laura ou, plus exactement, sur la main de Laura qui s'approchait maintenant de la bague.

L'anxiété de Raphaël augmenta d'un degré. L'homme, pourtant, n'était pas menaçant. Son visage était même d'une parfaite neutralité. Ses yeux seuls vivaient, bra-

Aussitôt, les flammes redoublèrent. Quelque chose explosa et les murs de la boutique s'effondrèrent.

Et puis, avant même que les soldats du feu aient amorcé un mouvement de repli, tout s'arrêta. Quelques flammèches léchèrent brièvement les pierres effondrées et moururent.

– C'est dingue ! lança le pompier en sueur. Ça s'est éteint d'un coup.

Raphaël attrapa la main de Laura.

– Viens, dit-il.

Ils s'éloignèrent lentement, sans se retourner.

Sans voir le vieux mendiant qui souriait dans l'ombre d'un porche.

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Achévé d'imprimer en septembre 2013
par CPI Firmin Didot au Mesnil-Sur-l'Estrée
Dépôt légal : septembre 2013
n° 111310-1 (000000)

Imprimé en France